

Cinéma

Au-delà, de l'extrême frontière Ou le subtil sifflement de la parole

Jean Marc Larivière

Numéro 135, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40980ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larivière, J. M. (2007). Compte rendu de [Au-delà, de l'extrême frontière : ou le subtil sifflement de la parole]. *Liaison*, (135), 46–47.

Au-delà de l'extrême frontière ou le subtil sifflement de la parole

JEAN-MARC LARIVIÈRE

*L'œil superficiel, l'oreille profonde et inventive.
Le sifflement d'une locomotive imprime en nous
la vision de toute une gare.*

ROBERT BRESSON

À LA MI-SEPTEMBRE, À MONCTON, le Festival international de cinéma francophone en Acadie (FICFA) mettait en vedette deux films acadiens sur deux grands auteur-e-s. *Au-delà des apparences*, portrait de Marie-Claire Blais, réalisé par Suzette Lagacé et produit par Mozus Productions et Connections Productions, deux maisons indépendantes de Moncton, et *L'Extrême Frontière*, l'œuvre poétique de Gérald Leblanc, de Rodrigue Jean, produit par l'Office national du film, Studio atlantique.

Une auteure vivante, un poète récemment décédé et ô combien regretté, deux œuvres incontournables dans le paysage littéraire canadien. Et comme à chaque fois que l'œil se pose sur le domaine de l'oreille, cette même tension, ce même casse-tête, véritable quadrature du cercle : comment mettre l'œil superficiel, voire même puéril, au service de l'oreille inventive ?

J'admets d'emblée qu'au premier visionnement de *Au-delà des apparences*, j'ai bêtement laissé l'impatience de l'œil l'emporter. Quelques semaines avant la projection au FICFA, je me suis installé devant mon petit écran en fin de journée et j'ai visionné le film sur DVD. Du coup, j'ai été déçu. Il m'a semblé assister à un défilé de têtes parlantes, à une série de témoignages superlatifs. Je ne voulais pas qu'on me dise que l'œuvre de Blais était d'une importance capitale dans la littérature mondiale moderne, je désirais en



faire moi-même l'expérience, en être moi-même convaincu.

J'exagère, car Suzette Lagacé a réussi quelque chose que la majorité pensait impossible : porter à l'écran la très privée Marie-Claire Blais, celle-là même qui a toujours fui les caméras et les entrevues, alors qu'elle confie longuement sa pensée dans ses livres et dans la folle aventure de l'écriture. Ce coup de maître inespéré, on le doit, m'a confié Lagacé, aux aléas universellement maudits du système de finance-

ment audiovisuel canadien, comme quoi rien ne se manifeste sans son contraire.

En effet, la genèse du projet remonte à une demi-douzaine d'années. À l'époque, Blais avait accepté de participer au film, mais bien tièdement. «Quand je lui suggérais une piste de tournage, elle me répondait : On verra...», de dire Lagacé. Mais le montage financier s'écroula à la dernière minute et tout fut à recommencer. Il y eut encore d'autres faux départs. Durant ces années, Lagacé ne perdit pas espoir et elle poursuivit ses rencontres avec l'auteure. Une relation de confiance, d'amitié même, s'établit, au point où quand les fonds furent enfin réunis, M.-C. Blais répondit : «On fait comme tu veux», à toutes les suggestions de la réalisatrice.

Ainsi, c'est une Marie-Claire Blais ouverte, généreuse et d'une simplicité désarmante qu'on découvre dans *Au-delà des apparences*. Mais ce fut seulement lors du visionnement sur grand écran, au FICFA, que je pris la pleine mesure de cette œuvre.

En effet, quel ne fut pas mon étonnement d'être vite emporté par un courant d'images et un rythme d'une sensualité tout aussi simple qu'envoûtant. J'assistais à un film, un vrai, pas à un reportage ou à un dossier. La musique originale de Marc Beaulieu, qui m'avait tout à fait échappé la première fois, sans doute parce que j'avais mal réglé le volume du téléviseur, est toute en nuances, une véritable ambiance sonore qui confère au film un souffle doux et chaud. Du coup, j'entendis certains des témoignages qui m'avaient le plus agacé d'une tout autre oreille. Leur exaltation relevait moins de la poudre aux yeux que d'un enthousiasme authentique pour une œuvre et son auteure adorée.

Le dosage est-il parfait ? Souvent, mais pas toujours. L'interprétation de certains textes frise la mièvrerie. Au montage, on aurait gagné à mieux contenir l'enthousiasme débordant d'Antonine Maillet. Et l'œuvre théâtrale de Blais est mal servie par du métrage d'archive dont la qualité jure avec une trame image autrement si soignée. Mais la qualité de l'ensemble l'emporte largement sur ces quelques accros.

En 2002, Rodrigue Jean réalisait *Yellowknife*, un long métrage de fiction remarquable et, malheureusement, à peu près inconnu du grand public, même s'il a remporté le Prix du meilleur film de l'année décerné par l'Association québécoise des critiques de cinéma. Jean a su imprimer à *L'Extrême Frontière* la même sobriété, la même précision qu'à cette dramatique.

Pourtant, il aurait été facile de façonner un documentaire éclaté. Après tout, cela n'aurait-il pas été à l'image

de son sujet haut en couleur? Je pense d'ailleurs que bon nombre des admirateurs de Gérald Leblanc le souhaitait vivement. J'espère qu'ils arriveront à surmonter leur déception initiale et à apprécier la très grande justesse du pari courageux de *L'Extrême Frontière*.

En effet, Jean opte pour une architecture on ne peut pas plus simple, classique même : témoignages et interprétations de textes par des proches (à qui souvent l'auteur a dédié le poème), préparatifs d'un spectacle-hommage et séquences de ce spectacle.

Comparés à *Au-delà des apparences*, les témoignages sont plus nuancés, on encense moins, on parle franc. Cela tient peut-être au fait que les intervenants, même quand ils sont des universitaires ou des créateurs eux-mêmes, ont connu Leblanc sur le terrain, l'ont côtoyé aux barricades, ont été inspirés et soutenus par lui dans la vraie vie et pas seulement dans celle de l'esprit. Cela tient aussi peut-être au fait que le poète n'est plus et qu'il n'y a plus de faveurs à espérer ou de sensibilité à ménager. Une chose est sûre : Leblanc a beaucoup aimé et a été tout autant aimé, mais l'amour, comme on le sait, fait aussi souvent mal.

Et c'est à cette blessure vive qu'est la parole poétique que Jean laisse toute la place, et c'est pour cela que son film est si profondément émouvant. Dans *Au-delà des apparences*, Suzette Lagacé a voulu faire état, en partie du moins, du parcours de vie de Marie-Claire Blais. De ce fait, l'écriture, sans être marginalisée, a parfois à jouer du coude pour se faire une place. Dans *L'Extrême Frontière* les notes biographiques sont plutôt accidentelles. Elles surgissent, ici et là, dans les témoignages ou encore dans les textes mêmes, mais la poésie, elle, règne en maîtresse, tout comme elle a imprégné chacun des gestes de son auteur.

Comme si cela ne suffisait pas, Rodrigue Jean ose plus encore : il met en scène Leblanc en entrevue dans son appartement alors que celui-ci est très visiblement à la fin de sa vie. Lui qui a été une force indomptable de la nature n'est plus que l'ombre de lui-même. Il est le premier à l'admettre. Il parle naturellement de sa fragilité et, comme il l'a toujours fait dans sa vie et dans son œuvre, ne craint pas de l'étaler au grand jour. De le voir si diminué, physiquement et même mentalement, alors que sa pensée s'égare en pleine phrase, a de quoi choquer, scandaliser, tant les proches que le simple spectateur. J'admets avoir moi-même eu un moment de recul, ne sachant plus si je devais fuir cet appartement et laisser le poète, de maladie lasse, en paix.

Mais Leblanc et Jean insistent tous deux pour que nous restions avec eux dans cette quasi-transgression. Leblanc d'abord : plutôt que de baisser les bras (sait-il même comment?), il décide simplement de se réinstaller plus confortablement sur un futon par terre pour soulager son dos endolori. Jean ensuite : il fait preuve d'une confiance inébranlable en l'intelligence du spectateur, chose rarissime dans l'audiovisuel moderne.

La caméra tourne, Leblanc poursuit. Le respect exemplaire que Jean accorde aux personnages fictifs de *Yellowknife*, il l'accorde maintenant à celui que la réalité inéluctable de l'existence a rattrapé. Quand Leblanc trébuche encore, c'est alors le spectateur qui lui tend le bras pour le soutenir, son dernier sourire lumineux laissant entendre : « Me voici affaibli, certes, mais encore et toujours intègre. Vous m'avez

suivi et aimé quand j'étais plein de vitalité. Et bien, prenez et aimez-moi tel que je suis maintenant! »

Une autre séquence sidérante de *L'Extrême Frontière* souligne qu'il y a bien peu de chose entre le voyeurisme et la limpidité et que, c'est paradoxalement en mettant prématurément fin à un plan qu'on peut sombrer dans le premier. Paul J. Bourque interprète *Vancouver*. Ce long texte dense et rythmé lui donne du fil à retordre et, à un moment, il cafouille. Il maudit les mots et les maux des souvenirs qui, manifestement écorchent mais, à l'instar de Leblanc, lui non plus ne lâche pas. Il aurait été tellement facile d'interrompre la séquence sur un des coups de poing rageurs de Bourque, mais Jean n'a rien à faire des coups de théâtre. Il suit son personnage jusqu'au bout et enchaîne magistralement avec du métrage d'archive où, cette fois-ci, c'est Leblanc lui-même qui, comme d'outre-tombe, vient prêter main-forte à son ami et termine la lecture du texte.

C'est ainsi que *L'Extrême Frontière* incarne son sujet. Sans emportement, sans éclatement. Gérald Leblanc en a peut-être usé librement tout au long de sa vie, mais jamais gratuitement et toujours pour appeler qui voulait bien l'écouter au dépassement. Pour l'amener au centre de son humanité, de sa finitude et de son éternité unique. C'est là que la suite de plans-séquences de Rodrigue Jean campe le film et l'homme. Le sublime plan ininterrompu de Marie-Jo Thério interprétant *Les matins habitables* en s'accompagnant au piano n'en est qu'un petit exemple, qui laisse une trace indélébile dans l'âme.

Au-delà des apparences et *L'Extrême Frontière*, deux films d'une fine dextérité, deux cinéastes d'une grande délicatesse, chacun à sa façon. Deux films qui, je le crains, feront malheureusement trop peu de bruit dans un paysage cinématographique friand de sensationnalisme. Qu'importe! Les sourires lumineux sont rares et on les chérit en partie pour cela. ■

Au-delà des apparences, portrait de Marie-Claire Blais. Réalisation : Suzette Lagacé. Production : Mozus Productions, Connections Productions, en collaboration avec TFO.

L'Extrême Frontière, l'œuvre poétique de Gérald Leblanc. Réalisation : Rodrigue Jean. Production : Office national du film, Studio atlantique, en collaboration avec Radio-Canada atlantique.

Jean-Marc Larivière est cinéaste.

